

Je m'étais levé. La tempête était terminée et un rayon de la lune faisait miroiter la neige qui s'était amoncelée sur la fenêtre. Je fis atteler la voiture et malgré les réitérations de ces vénérables gens qui voulaient nous garder jusqu'au lendemain, malgré la neige qui encombrait la route, je leur donnai une franche poignée de main, en leur glissant quelques pièces d'argent, les seules que contenait

ma bourse et je partis. Il était une heure et demie du matin. Nous avions trois lieues à faire et cependant la route me parut courte, car je repassais en moi-même le récit du vieillard en me promettant bien de l'écrire pour n'en pas trop perdre la mémoire.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, février 1873.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

—Jean Cornbutte, dit-il, en s'avançant vers le vieux marin qui entrait, je suis des vôtres; les causes qui pouvaient m'empêcher d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon dévouement et mon zèle.

—Je n'avais jamais douté de vous, Vasling, répondit Cornbutte, en lui prenant la main avec force. Marie! mon enfant! appela-t-il à voix haute.

Marie et Penellan accoururent aussitôt.

—Nous appareillerons demain au point du jour avec la marée tombante. Ma pauvre Marie, voici la dernière soirée que nous passerons ensemble!

—Mon oncle! s'écria Marie en tombant dans ses bras.

—Dieu aidant, je te ramènerai ton fiancé.

—Oui, nous retrouverons Louis, ajouta Vasling.

—Vous êtes donc des nôtres? demanda vivement Penellan.

Oui, mon vieil ami, répondit Jean avec chaleur.

—Oh! oh! fit le breton d'un air singulier.

—Et ses conseils nous seront bien utiles; car il est habile, audacieux, entreprenant; n'est-ce pas Vasling?

—Mais vous-même, capitaine, répondit Vasling, vous nous en montrerez à tous; il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

—Merci, mon ami; au revoir. A demain. Veuillez vous rendre à bord, et prendre les dernières dispositions. Au revoir, mon vieux Penellan.

—Au revoir, capitaine.

Le second et le matelot sortirent ensemble. L'oncle et Marie demeurèrent en présence l'un de l'autre. Bien des larmes furent répandues dans ces tristes adieux. Bien des douleurs se confièrent les unes aux autres. Jean Cornbutte, voyant Marie si désolée, résolut de brusquer la séparation, en quittant le lendemain la maison sans la revoir. Aussi, ce soir-là même, lui donna-t-il son dernier baiser d'adieu. Il regagna sa chambre, et à trois heures du matin, il fut sur pied.

La Jeune Hardie roulait déjà à pic sur ses ancres. Ce triste départ avait attiré sur l'estacade bien des amis du vieux marin. Le curé, qui devait bénir l'union de Marie et de Louis, vint donner une dernière bénédiction au courageux navire. Les rudes

poignées de mains furent silencieusement échangées; et Jean Cornbutte monta à bord. L'équipage était au complet. Vasling donna les derniers ordres; les huniers furent largués, et le navire s'éloigna rapidement par une bonne brise de N.-E., tandis que le curé, debout au milieu des spectateurs agenouillés, remettait ce voyage entre les mains de Dieu.

Où va ce navire? Il suit la route fatale sur laquelle se sont perdus de pauvres naufragés! Il n'a pas de destination certaine; il doit s'attendre à tous les dangers, et savoir les braver sans hésitation. Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder. Dieu le conduise!

III.

A cette époque de l'année la saison était favorable; le vent tenait bon, et l'équipage put espérer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement tracé: il devait relâcher aux îles Setland et Feroë, où le vent du nord pouvait avoir porté les naufragés; puis, s'il acquérait la certitude qu'ils n'avaient été recueillis dans aucun des ports de ces parages, porter ses recherches au-delà de la Mer du Nord; fouiller toute la côte occidentale de la Norvège, et pousser jusqu'à Bedoën, le lieu le plus rapproché du naufrage.

André Vasling pensait, contrairement à l'avis du capitaine, que les côtes de l'Islande devaient plutôt être explorées; mais Penellan fit observer que, lors du naufrage, la bourrasque venait de l'ouest; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas été entraînés vers le gouffre du Males-trom, permettait de supposer qu'ils s'étaient jetés à la côte de Norvège.

Il fut donc résolu que l'on suivrait cette côte aussi près que possible, afin de reconnaître quelques vestiges de leur passage.

Le lendemain du départ, Jean Cornbutte, la tête penchée sur une carte du littoral, en pointait avidement les moindres sinuosités.

Il restait abîmé dans ses réflexions, quand une petite main s'appuya sur son épaule, et une douce voix lui dit à l'oreille:

—Ayez bon courage, mon cher oncle.